maylis
de kerangal

calles

naissance d'un pont

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Verticales

Je marche sous un ciel de traîne, *2000*
La vie voyageuse, *2003*
Ni fleurs ni couronnes, *collection « Minimales », 2006*
Corniche Kennedy, *2008 ; « Folio » n° 5052*

Chez d'autres éditeurs

Dans les rapides, *Naïve, 2007*

Extrait de la publication

naissance d’un pont

Extrait de la publication

Extrait de la publication

maylis de kerangal

naissance d'un pont

roman

verticales

Extrait de la publication

Pour la préparation de ce roman, l'auteur a bénéficié en 2009 de l'aide du ministère des Affaires étrangères / Culturesfrance, dans le cadre d'une mission Stendhal.

© Éditions Gallimard, septembre 2010.

Mais tout comme les mers trament d'obscurs échanges
Dans ce monde poreux il est tout aussi vrai
D'affirmer que chaque homme s'est baigné dans le Gange.

Jorge Luis Borges,
« Poème du quatrième élément »,
in *L'Autre, le même*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au commencement, il connut la Yakoutie du Nord et Mirny où il travailla trois années. Mirny, une mine de diamants à ouvrir sous la croûte glaciale, grise, sale, toundra désespérante salopée de vieux charbon malade et de camps de déportés, terre déserte baignée de nuit à engelures, cisaillée onze mois l'an d'un blizzard propre à fendre les crânes, sous laquelle sommeillaient encore, membres épars et cornes géantes bellement recourbées, rhinocéros en fourrure, bélougas laineux et caribous congelés – cela il se l'imaginait le soir attablé au bar de l'hôtel devant un alcool fort et translucide, la même pute subreptice lui prodiguant mille caresses tout en arguant d'un mariage en Europe contre loyaux services mais jamais ne la toucha, pouvait pas, plutôt rien que baiser cette femme qui n'avait pas envie de lui, il s'en tint à ça. Les diamants de Mirny, donc, il fallut creuser pour aller les chercher, casser le permafrost à coups de dynamite, forer un trou dantesque, large comme la ville elle-même – on y aurait plongé tête en bas les tours d'habitation de cinquante étages qui y

poussèrent bientôt tout autour –, et, muni d'une torche frontale, descendre au fond de l'orifice, piocher les parois, excaver la terre, ramifier des galeries en une arborescence souterraine latéralisée au plus loin, au plus dur, au plus noir, étayer les couloirs et y poser des rails, électrifier la boue, alors fouir la glèbe, gratter la caillasse et tamiser les boyaux, guetter l'éclat splendide. Trois ans.

Son contrat expiré, il rentra en France à bord d'un Tupolev peu démocratique – son siège en classe économique est complètement défoncé, une pelote de fils métalliques se promène sous la toile du dossier, la perce çà et là pour faire sortir une tige qui lui meurtrit les reins –, quelques contrats s'ensuivent et chef de chantier à Dubaï on le retrouve, un palace à faire jaillir du sable, vertical comme un obélisque mais laïc comme un cocotier, et du verre cette fois, du verre et de l'acier, des ascenseurs comme des bulles coulissant le long de tubulaires dorés, du marbre de Carrare pour le lobby circulaire dont la fontaine bruitait son glouglou de luxe pétrodollar, le tout assorti de plantes vertes cirées, de canapés croûte de cuir et d'air conditionné. Ensuite, il fut de tous les coups, il donna sa mesure. Stade de foot à Chengdu, annexe de port gazier à Cumaná, mosquée à Casablanca, pipeline à Bakou – les hommes en ville marchent vite, vêtus de gabardines sombres qui leur font les hanches étroites, le nœud de cravate comme un petit poing fermé sous le col dur, le chapeau noir à trois bosses, regards tristes et fines moustaches, tous ressemblent à Charles Aznavour, il téléphone à sa mère pour le lui dire –, station d'épuration mobile au nord de Saigon,

Extrait de la publication

complexe hôtelier pour salariés blancs à Djerba, studios de cinéma à Bombay, centre spatial à Baïkonour, tunnel sous la Manche, barrage à Lagos, galerie marchande à Beyrouth, aéroport à Reykjavík, cité lacustre au cœur de la jungle.

Téléporté ainsi de biotope en biotope, à bord de vols long-courrier finissant bien souvent coucou biturbine, il ne reste guère plus de dix-huit mois sur un site et ne voyage jamais, dégoûté de l'exotisme, de sa trivialité – pleins pouvoirs du Blanc contre colonisation vengeresse des amibes, drogues et femmes dociles contre devises occidentales – et vit de peu, le plus souvent dans un logement situé aux alentours du chantier et loué par l'entreprise – un lieu radical à ce point c'est une blague : aucune de ces babioles que l'on traîne après soi, aucune photo punaisée sur une porte mais quelques livres, des disques, une télévision géante aux images couleurs Buitoni et un vélo, magnifique machine en fibre de carbone dont l'acheminement sur site à grands frais finit par faire l'objet d'une clause contractuelle unique dans les annales –, achète tout sur place – rasoir shampooing savon –, prend ses repas dans des gargotes huileuses et enfumées, deux fois par semaine avale un steak international au restaurant d'un hôtel, s'il y en a, se lève tôt, travaille à heures fixes, chaque jour une courte sieste après le déjeuner et, les jours de grâce météorologique, enfourche son vélo pour cinquante kilomètres au moins, le vent sur le front, le buste couché sur la bécane, alors pédale à toute vitesse ; la nuit sort dans les rues, marche ou se faufile, les tempes rafraîchies et le cerveau d'attaque,

Extrait de la publication

apprend les idiomes locaux dans les boîtes, dans les claques, dans les tripots – le langage des cartes comme une sorte de pidgin-english –, dans les bars. Car dipsomane, il l'est, on le sait tous, et depuis longtemps.

Vingt ans à ce régime auraient eu la peau de n'importe quel corps, chaque nouveau chantier exigeant qu'il s'adapte – des conversions en vérité, climatiques, dermatologiques, diététiques, phonologiques, sans parler des nouveaux usages de la vie quotidienne qui impliquent de produire des actes inconnus – or le sien à l'inverse s'innovait, y gagnait de la force, virait expansionniste, et certains soirs, rentré seul au baraquement après le départ des dernières équipes, il lui arrivait de se poster devant le planisphère épinglé au mur du réduit de son bureau, bras écartés, peau et pupilles également dilatées et, dans un beau mouvement latéral parti de l'île de Pâques et achevé au Japon, ses yeux recensaient lentement ses points d'intervention à la surface du globe. Chaque chantier à venir jouait donc contre les précédents comme on joue des hanches lors d'une salsa rapide, et s'hybridait avec eux, activant de la sorte l'expérience contenue dans toute sa personne, et dont on faisait grand cas de par le monde entier. Or, si son corps continuellement déplacé ne s'usait pas plus vite que celui d'un sédentaire astreint aux migrations pendulaires, sa bouche, elle, connaissait de drôles de chamboulements : toute langue parlée sur le chantier et facilement apprise venait y bouger intimement son français – un français déjà bien perturbé –, si bien qu'il lui arrivait de s'emmêler les

pinceaux dans les courtes lettres qu'il écrivait à sa mère. Vingt ans à ce régime, donc, ce n'était rien pour lui, cela ne comptait pas.

On voulut savoir de quel bois se chauffait sa carcasse, on lui tourna autour. On le décrivit successivement ingénieur apatride, mercenaire du béton et défricheur patient de sylves tropicales, repris de justice, joueur en désintox, businessman suicidaire, le soir fumant des opiacés sous les frangipaniers ou le regard perdu sur la steppe mongole une bouteille glacée tenue entre les cuisses ; on le dessina cow-boy laconique, issu de nulle part, tendu par sa mission sans un geste inutile, et prêt à tout pour remporter la prime – là, oui, on touchait quelque chose, un fragment du moins, une vague nuance, et on en riait – et sûrement était-il tous ces hommes, simultanément, successivement, sans doute était-il pluriel, déployant une gamme de dispositions variables de manière à traverser la vie en la crochetant par tous les côtés. On eût aimé qu'il soit en quête de lui-même, mystérieux, éperdu, on supputa une fêlure secrète dévoreuse de miles, on envisagea un remords, une désertion, une trahison, ou mieux encore, un fantôme de femme restée en métropole sans doute auprès d'un autre et qu'il lui faudrait fuir – cette femme existe, et n'a rien d'un fantôme, elle respire bel et bien, et vit auprès d'un autre, il la retrouve parfois lors d'un passage en France, rendez-vous dans Paris, elle arrive ponctuelle cheveux dans la figure yeux brillants poches pleines, et ils sont de retour, sûrement, et tracent dans la ville, les corps

Extrait de la publication

bien disjoints mais les cœurs accordés, parlent la nuit entière dans un bar quelconque, des bières successives les saoulant lentement si bien qu'ils s'embrassent à l'heure où l'aube pointe, ils sont dans l'amour, alors, se caressent le corps, soulevés, et puis ils se séparent, calmes, roi et reine, le temps n'existe pas, c'est une pure invention, et se tournent le dos avec une telle confiance que le monde entier leur murmure merci. On se disait qu'être seul à ce point, cela ne se faisait pas, que c'était du gâchis, malsain à la longue, un tel homme, une force de la nature, on lui chercha des femmes au fond des consulats, des belles, des blanches, des dévouées, on lui chercha des jeunes gens, on lui chercha des poux, une faute originelle, du moins une origine, une faille intime tracée dans son enfance, on le chuchota cassé, au fond – au fond de quoi d'ailleurs, personne ne le savait. Aussi, il rentrait peu en France – et sa mère ? il a bien une mère puisqu'il lui écrit, n'y pense-t-il donc pas ? –, surplombait l'Hexagone d'un silence peu amène, n'en conservait guère que la nationalité inscrite sur son passeport, un compte en banque judicieusement étoffé, le goût de la conversation et d'un certain confort, et jamais il ne manqua de voir le Paris-Nice. On eût aimé le savoir pris dans une expérience intérieure, enclavé, pas si fort, c'eût été tellement simple, c'eût été tellement plus facile à penser – un homme si plein et par ailleurs prisant l'alcool brutal cache forcément quelque chose –; on eût aimé qu'il ne sache pas aimer, qu'il en soit incapable, qu'il se défonce au travail pour ne pas y penser. On eût aimé qu'il soit mélancolique.

Extrait de la publication

Mais ceux qui l'avaient pratiqué sur les chantiers s'étranglaient en entendant ces balivernes : fantasmes de bonnes femmes, poèmes pète-couilles, clichetons sucrés. Ils concassaient cette statue de carton-pâte à coups de haussements d'épaules et de regards narquois, car eux l'avaient vu à l'œuvre, avaient tâté du bonhomme. Ils disaient : ok, c'est vrai, le temps ne lui est rien, celui qui passe, celui qui fuit, tout ça ne lui est rien, tout ça ne coule pas, ni ne crée d'adhérences ou de brumes saumâtres – est-ce parce qu'on y est seul, justement, dans le temps, seul et perdant à tous les coups, le nez collé aux pertes, aux liquides bacillaires touillés au fond des seaux, aux lambeaux de tristesse cousus au bout des doigts comme de vieux sparadraps et qu'il nous faudrait finir d'arracher à coups de dents ? –, il n'y est pas étanche, soit, mais il n'y pense pas, ne s'y intéresse pas, n'en a guère le loisir, s'en fout de l'origine et s'en fout de l'histoire, a mélangé son sang, pense chaque jour comme tout le monde à la mort et c'est tout. Ils disaient : le temps qui est le sien se compte en claquant des doigts *one ! two ! three ! four ! let's go !* – et là, ils joignaient le geste à la parole, mimant un top départ aussitôt tendu vers sa fin, vers son objet, la livraison d'un ouvrage dont la deadline tracée au bas de la commande à l'encre écarlate anticipait les jours selon un plan de travail, selon un phasage dûment chiffré, selon des contrats, et des saisons – celle des pluies surtout, et celle des nidifications qui ne font jamais son affaire, on comprendra pourquoi. Ils disaient : son temps c'est le présent, c'est l'instant ou jamais, agir correctement, traiter la situation, c'est sa seule morale et tout le travail

Extrait de la publication

d'une vie, c'est aussi simple que ça. Et encore : c'est un homme de terrain, le ras des pâquerettes, voilà son élément – lui-même en parlerait ainsi, l'œil mi-clos, la cigarette au bec, moqueur, ajouterait sans ciller c'est là qu'est l'aventure, c'est là que sont les risques, c'est là que vit mon corps – et à ces mots, il se frapperait le torse à deux poings fermés comme le font les grands gorilles des forêts tropicales –, mais parfois, ne riant plus, il relevait la tête et déclarait, ombrageux, le truc que j'abomine, c'est l'utopie, le bon petit système, le bijou chimérique en apesanteur du monde blablabla, c'est clos, toujours trop miniature et tellement bien huilé, c'est de la mauvaise came, tenez-vous-le pour dit, y a rien pour moi là-dedans, y a rien qui m'intéresse, rien qui me fasse bander ; mon nom est Georges Diderot et ce qui me plaît, à moi, c'est travailler le réel, faire jouer les paramètres, me placer au ras du terrain, à la culotte des choses, c'est là que je me déploie.

Il s'arroge des zones, fouille des champs, occupe des sols, élève des édifices, s'avitaille au multiple, au loquace, au sonore, à toutes les bigarrures et les odeurs de peaux, à la foule des mégapoles, à l'agitation révolutionnaire, aux ovations dans les stades, à la liesse des carnavals, à celle des processions, à la douceur des fauves observant les chantiers à travers les bambous, au cinéma de plein air en lisière des villages – l'écran tendu dans le ciel nocturne, quand les espaces s'emboîtent et que les temps y jouent –, aux aboiements des chiens dans le creux des virages. Toujours dehors, concentré, empirique, incroyant : l'expérience

Extrait de la publication

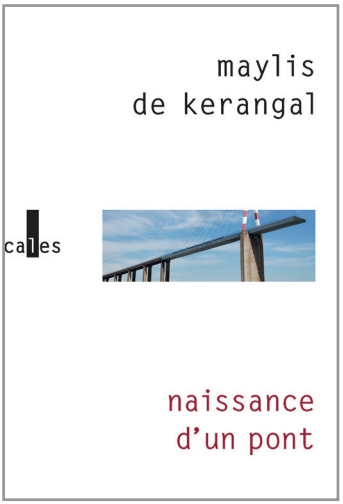
intérieure elle n'est jamais dedans, mâchonne-t-il rieur quand ceux que sa trivialité déçoit le harcèlent pour plus d'intériorité et plus de profondeur, ce n'est pas un repli, c'est une déchirure, et j'aime que ça déchire.

Extrait de la publication

marcher dans la nuit violette

Extrait de la publication

L'auteur remercie Ewa Z. Bauer, Robert E. David et Alan Leventhal à San Francisco, et Paul-Albert Leroy à Paris.



Naissance d'un pont Maylis de Kerangal

Cette édition électronique du livre *Naissance d'un pont*
de *Maylis de Kerangal*
a été réalisée le 19/08/2010 par les Éditions Verticales.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer par
la Nouvelle Imprimerie Laballery à Clamecy
(ISBN : 9782070130504)
Code Sodis : N44941 - ISBN : 9782072414879
Numéro d'édition : 177175

Extrait de la publication